

# Le choc des générations aura-t-il lieu ?

Par **Alain CAMBIER**

Docteur en philosophie, professeur en classes préparatoires,  
Faidherbe - Lille

**Les violences qui se sont produites en Grèce, l'an dernier, sont peut-être un signe avant-coureur de ce qui nous attend : une jeunesse tenaillée par le sentiment d'être sacrifiée et tentée d'exprimer de cette façon son désespoir. Les conséquences sociales de la crise financière et économique touchent en priorité les jeunes qui se trouvent de plus en plus en situation précaire<sup>1</sup>. En outre, la dette publique s'est emballée avec la récession et représente plus de 77 % du PIB, en 2009, et bientôt 84 %, en 2010, sans parler du déficit public qui s'élève désormais à plus de 8 % du PIB : ces déficits abyssaux hypothèquent gravement l'avenir des prochaines générations et pèsent lourdement sur les épaules des plus jeunes au point de créer une situation explosive.**

La notion de génération est ambiguë et renvoie au moins à trois acceptions. Elle présente d'abord un caractère généalogique et désigne le laps de temps moyen nécessaire pour assurer le renouvellement de la population, soit environ trente ans. Mais elle possède également un caractère sociologique, voire historique. Une génération correspond alors à une classe d'âge qui dispose des mêmes repères symboliques ou s'identifie aux personnes ayant vécu une même expérience historique marquante. Or, si tout est fait, dans les sociétés traditionalistes, pour euphémiser les ruptures entre générations, les sociétés « modernes » ont en revanche exacerbé les tensions entre héritage et innovation.

## L'accentuation des ruptures transgénérationnelles

Les clivages généalogiques sont aujourd'hui directement influencés par les modes de vie socio-culturels. D'une part, le prolongement du fait de l'adolescence – dû à une scolarisation plus étendue se conjuguant aux difficultés économiques qui empêchent de vivre de manière autonome – et, d'autre part, l'allongement de l'espérance de vie – qui a accentué fortement le poids démographique des anciens – apparaissent comme autant de facteurs objectifs de déséquilibre. En outre, il faut bien admettre un avant et un après les « trente glorieuses » : les enfants du « baby-boom », qui sont devenus les retraités du « papy-boom », ont vécu avec un système de valeurs, de croyances, de schémas mentaux que ne partagent plus les générations qui les ont suivies et qui sont nées

dans le contexte d'un capitalisme financiarisé se réclamant du néo-libéralisme. Ainsi, si la conscience de classe a disparu en raison de l'émiettement individualiste de la société contemporaine, elle a fait place, chez les jeunes, à un sentiment de déclassement généralisé qui ne peut qu'attiser les tensions. Celles-ci se nourriraient de la frustration ressentie par la comparaison entre le pouvoir d'achat, parfois ostentatoire, des seniors et celui, de plus en plus réduit, de jeunes condamnés au précarat ou au chômage de masse. La ligne de fracture ne passe plus aujourd'hui entre bourgeois et prolétaires, mais plutôt entre salariés-*insiders* et ces salariés-*outsiders* devenus les nouveaux parias de la société, corvéables à merci et éjectables à tout moment. Les ruptures transgénérationnelles se multiplient et sont repérables à travers la plus ou moins grande maîtrise des nouvelles technologies, la revendication de valeurs nouvelles, un rapport différent à la politique, etc. Une succession de malentendus peut alors favoriser l'incommunicabilité totale entre les générations. Si le choc en retour, provoqué par la remise en question des certitudes des anciens par les plus jeunes classes d'âge, a longtemps été un facteur de dynamique sociale, il peut désormais révéler le délitement du tissu social et donner lieu à des explosions de violence – au-delà même des banlieues – pour engendrer un véritable *clash* des générations.

## La part de mystification de la conscience générationnelle

Certes, il faut se méfier de la prétendue « conscience générationnelle » qui se prend elle-même comme objet. La notion de génération peut être utilisée à des fins idéologiques pour tenter d'homogénéiser artificiellement des segments de population traversés par des intérêts divergents. Elle peut apparaître comme un bon moyen de faire diversion sur les clivages sociaux entre les jeunes de quartiers huppés, vivant dans des « ghettos » choisis, et ceux qui subissent des situations de plus en plus anxiogènes. Toute génération historique et sociologique est souvent le fruit d'une reconstruction fictionnelle du passé opérée par une collectivité humaine, visant à effacer les différences sociales ou les rivalités politiques. Forger l'unité de groupes sociaux autour de grands mythes collectifs permet de détourner les souffrances endurées, d'affirmer le pouvoir d'un clan pour écarter ceux qui ne s'en montreraient pas dignes, de se bercer d'illusions sur ce que l'on aurait pu être et que l'on n'a jamais été. Ainsi, la génération de la Résistance fut d'autant

<sup>1</sup> Cf. *Les jeunes Européens, premières victimes de la crise*, éd. La Documentation française, *Problèmes économiques* (n° 2972), 2009.

plus célébrée que sa glorification permettait d'occulter les lourdes responsabilités de l'État français dans sa politique de collaboration étroite avec les nazis. Il est vrai que l'on a les mythes que l'on peut : aujourd'hui, des retraités qui se retrouvent pour communier autour d'idoles décaties de la chansonnette ou des trentenaires qui reprennent en chœur les succès des dessins animés de leur prime enfance témoignent d'une sorte d'involution peu propice au développement de l'esprit critique et à l'ouverture aux autres. Le culte générationnel peut traduire une volonté de se retrouver « entre soi », comme une évidence artificiellement créée à partir d'un plus petit dénominateur commun.

### La génération comme connecteur de médiations

Mais l'appartenance à une génération ne condamne pas nécessairement à une forme d'autisme social et à l'ignorance des autres : elle présente un tout autre versant puisqu'elle peut jouer également le rôle de connecteur historique. Loin d'être nécessairement synonyme de conflits, elle rend également possible les médiations entre les membres d'une collectivité. La référence à la génération opère d'abord une médiation éthique entre le milieu familial, fondé sur les relations affectives, et l'ensemble de nos contemporains qui, eux, apparaissent comme une masse anonyme. Une génération se fait reconnaître grâce à des marques symboliques à partir desquelles nous pouvons inférer une co-appartenance qui permet d'établir des cercles de reconnaissance sociale et culturelle intermédiaires : entre le « eux », qui désigne les contemporains, et le « toi » et « moi » de l'intimité familiale, s'intercale un « nous » générationnel ouvrant des horizons d'affinités. Bien plus, la notion de génération pointe l'articulation nécessaire entre le temps de nos prédécesseurs et celui de nos successeurs. Comme l'a dit Paul Ricoeur<sup>2</sup>, elle permet d'établir un étayage biologique du temps historique et lui garantit alors une certaine continuité qui, en elle-même, ne va pas de soi. La suite des générations implique nécessairement, dans le cadre du renouvellement de la population, des compensations rétroactives et suppose des actions réciproques inter-générationnelles. À la chronologie abstraite du temps historique, qui fonctionne en années et siècles, le discours en termes de générations substitue une vision nécessairement plus existentielle qui nous oblige à compter avec le temps, plutôt que de simplement le décompter.

### L'horizon des générations futures invite à repenser notre conception de la responsabilité

En connotant les notions de naissance, de vie et de mort, le concept de génération devient surtout opératoire pour nous initier au principe d'imputation de responsabilité collective. Car réfléchir en « générations » signifie, à la fois, prendre en compte la durée historique tout en intégrant la vulnérabilité de notre être-au-monde. Ainsi émerge aujourd'hui la prise de conscience du destin précaire des générations futures – c'est-à-dire nos enfants et petits-enfants –, mis en péril, à la fois, par les menaces sur l'écosystème et par les responsables politiques qui laissent filer les déficits. Parler le langage des générations nous oblige à sortir de notre égoïsme ordinaire que traduit la formule cynique : « *Après moi le déluge !* » : il nous incite à mieux entendre cet impératif que Hans Jonas avait déjà formulé : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre »<sup>3</sup>. Or, ce sens de la responsabilité par rapport aux générations futures nous fait sortir de l'éthique habituellement en vigueur de la simultanéité ou du donnant-donnant, puisqu'il s'agit de s'engager pour les générations de demain qui, bien sûr, ne pourront pas nous rendre la pareille. Car, si nous ne le faisons pas, celles-ci seront légitimement en mesure de nous juger, comme l'avait déjà compris Emmanuel Kant : « Comment nos descendants éloignés s'y prendront-ils pour porter le fardeau de l'histoire que nous allons leur laisser ? (...) Ils se demanderont ce que les peuples et les gouvernements ont accompli de bien ou de mal au point de vue cosmopolitique »<sup>4</sup>. Nous devons effectivement prendre garde de léguer le « glorieux souvenir » de notre sens des responsabilités, vis-à-vis de notre postérité, plutôt que celui de notre désinvolture. ■

<sup>3</sup> Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, éd. du Cerf, 1995, p. 30.

<sup>4</sup> Kant, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, 9<sup>ème</sup> proposition.

<sup>2</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit*, III, éd. du Seuil, 1985.